

corto

Stéphane Pucheu

Le rouge et le blanc

n32

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-416-3

EAN: 9782355544163

Dépôt Légal: octobre 2017

Copyrights:

© 2017 Le chasseur abstrait éditeur

carto



corto

Stéphane Pucheu

Le rouge et le blanc

n32

Le chasseur abstrait éditeur

«Je suis réglée, Monsieur.»

Les papavéracées à fleur rouge vif matérialisent la trajectoire, des deux côtés de la grand route, dans une ligne continue, dans une perspective comme sans fin, tandis que mes mains, tandis que les mains du narrateur sont posées sur le volant, et que la berline avance de manière rectiligne, les longues bandes blanches défilant continûment, à intervalles réguliers, à intervalles récurrents.

Dans ma tête, je me souviens avec une précision chirurgicale ou végétale de ces plaines recouvertes de ce même rouge vif, de ce rouge incandescent, de ce rouge sang. Des pans de velours rouge qui recouvrent les plaines, des carrés devenant rectangulaires et dont la longueur se confond avec l'horizon, avec l'azur pâle, sans doute naissant.

L'air est quasiment absent. La végétation pousse en silence, de manière drue, drue et continue.

Au même moment, à l'intérieur des monts, les plaines sont recouvertes d'une épaisseur généreuse de neige, les plaines sont recouvertes d'un long manteau neigeux, les plaines sont recouvertes d'une blancheur omniprésente, d'une blancheur statique, d'une blancheur panoramique.

Le paysage est blanc, d'un blanc omniscient.

« Brandie ? »

Ma voix ex cathedra ne tarde pas à porter ses fruits, là, ici, dans cet édifice immense, dans cet édifice monumental où les limites de la longueur et de la largeur semblent échapper à l'appréhension oculaire, tout comme la hauteur du plafond dont l'élévation accentuée encore les dimensions précédemment évoquées. La jeune fille ou jeune femme surgit alors, d'une partie du labyrinthe, pour se rapprocher jusqu'à moi, jusqu'à cette haute stature immobile qui la regarde de manière paisible, placide, de manière métallique.

— Je regardais le dégradé de rouge, pas très loin, me dit-elle en posant ses mains sur mes épaules et ses lèvres fines sur ma joue hirsute.

— Et alors ? Qu'en pensez-vous ?

— C'est très beau. Si nous y allons tous les deux, Monsieur, vous me donnerez des détails.

Elle prend délicatement ma main, et mon squelette se meut souplement, dans un rythme consentant, en direction, donc, de cet espace aux formes concaves qui met en relief une succession plastique de toiles rouges, de toiles que nos deux silhouettes, maintenant, inspectent, dans le mouvement d'un travelling, d'un travelling permanent.

La densité du rouge est plus ou moins compacte, un certain effacement, ensuite, surgissant, avant qu'une nouvelle composition ne mette en concomitance différentes intensités dont la plus importante semble centrale.

Autour, tout autour, ce sont de vastes panneaux blancs, immaculés, tout autour, ce sont des murs de forme oblongue qui se croisent ou s'entrecroisent, dans un découpage où l'étude et le hasard semblent se disputer la composition.

C'est plutôt ici, là, maintenant, que se mélangent les deux couleurs initialement séparées, sous la forme de matières glacées, c'est ici, oui, que le contenant accueille les gestes doux et mécaniques de la jeune fille, dont la main et la cuillère engendrent une nouvelle couleur, hybride, un nouveau rouge, atténué ou orangé, ensuite guidé vers sa bouche qui se referme en me regardant, visiblement satisfaite, visiblement comblée.

Nos gestes émettent leur finalité sonore dans un espace grand, dans un espace large, un espace, en quelque sorte, qui nous appartient, nos gestes sont les vecteurs les plus matériels de notre présence, ainsi que du temps qui passe, ductile.

Maintenant, c'est ma main qui guide la portion vers sa bouche, une bouche conjointement surprise et volontiers consentante, une bouche qui glisse lentement sur l'acier, jusqu'à retirer lentement la matière glacée qui disparaît de son support oblong, une légère écume blanche apparaissant maintenant sur les commissures, provisoirement, sa langue, sans doute attentive à la précision de mon regard, balayant la matière immaculée avant de l'avalier...

«Mare nostrum...»

Cette grande mer fermée, elle est d'abord ouverte, oui, et c'est par cette ouverture que les plus grandes écumes se forment, dans une largeur panoramique dont la progression est constante, lente, régulière, dont la progression est placée sous le sceau de la multiplication, l'itération du rouleau de sel revenant rapidement, avant de s'échouer paisiblement sur toutes les rives du bassin...

Dans cette large pièce, maintenant, dans cette grande pièce tout de blanc laquée, dans cette vaste pièce matérialisée par de grands murs blancs et un carrelage blanc aux carrés identiques et successifs, la jeune fille ou très jeune femme, la jolissime Brandie est en train d'ajuster ma tenue, est en train d'effectuer les gestes nécessaires à la juste disposition des pièces de ma vareuse ou combinaison, une vareuse dont le rouge bordeaux est traversé, longitudinalement, par un liseré blanc de quelques millimètres.

Ses gestes sont doux, précis, la statique de ma haute stature absorbant et absorbant encore les courbes de sa longue silhouette, la ligne horizontale de ses épaules, l'épure de son visage, le métallisme de ses yeux bleus, la finesse de ses cils, le hiératisme de ses lèvres fines et longues, la densité de ses jambes suggérée, ainsi que celle d'une poitrine en pointe, comme conique...

Tandis que ses gestes poursuivent leurs mouvements autour de mon col, autour de mon cou, tandis que ses mains glissent sur la matière, sur le tissu, mon regard emprunte la perspective créée par l'encadrement, blanc, lui aussi, un encadrement à partir duquel un couloir de transition est blanchi, empli par la lumière.

La pourpre se poursuit, ici, au pays du laticlave et de l'angusticlave. Les rangs équestres, nombreux, avancent martialement, les sabots des montures s'écrasant chaque fois dans la poussière et la terre d'un mouvement souple, régulier, d'un mouvement itératif et constant. La tunique

des femmes, des matrones, accentue le blanc déjà puissant de l'azur, leurs cheveux étant regroupés et tressés, sombres comme la nuit. La couleur pourpre défile, donc, le gynécée, lui, ayant cédé la place à l'intérieur domestique, à la domus.

« Personne n'échappe à son fatum. »

Dans cette pièce intime, dans cette grande pièce constituée d'une literie, au centre, dans cette large pièce où le blanc est omniscient, du plafond au sol en passant par les murs, dans cette pièce où les draps impriment la netteté de leurs plis, des plis au nombre sans cesse changeant, les corps de Brandie et du narrateur œuvrent à plein régime, œuvrent à la découverte... de l'extase matérielle.

Je la monte, je la travaille, je l'enfouis, ses jambes de sauterelle épousant les contours de mes reins, tandis que la clôture de ses yeux et la sudation de son front, un front de perles, prennent l'espace entier de mon champ oculaire. Puis, la jeune fille monte sur moi, dressant ses seins coniques qui ne bougent presque pas lors de la descente... lors de la montée... lors de la descente...

Ses mains, maintenant, entrent dans les miennes, ses mains, longues comme des végétaux, longues comme des roseaux se referment sur les miennes, sur ces larges et puissantes mains, sur une cartographie veineuse et musculeuse qui en absorbe la température. Et inversement.

La chaleur de mes paumes irradie la peau de Brandie.

Ses yeux restent ouverts et attentifs, ses yeux restent calmes, sereins.

Ses jambes, ses cuisses sont lisses comme du métal, lisses comme un abricot.

Les pétales rouges sont traversés par une lumière crue, par une lumière blanche.

Brandie me donne le sein, maintenant, tandis que ses mains appréhendent ou caressent mon crâne, ce grand bloc osseux aux cheveux bruns, aux cheveux hirsutes, aux cheveux épars. Pendant ce temps, je la vois debout, dans une chambre qui donne sur la mer, oui, je la vois dans une jolie petite tenue, légère, très légère, je la vois revêtue d'un chemisier blanc noué, d'une minijupe fendue sur le côté, de chaussures blanches à talon... et d'une culotte repliée et descendue, à mi-cuisse. Ses mains sont sur le balcon et son dos est largement fléchi. Son profil me dit ces quelques mots qui sentent le sel :

— Monsieur... voulez-vous me doigter ?

L'écume des lilas, maintenant, contamine l'espace entier de la narration. Son blanc incandescent diffuse sa prime odeur, une odeur arrondie ou circulaire, une odeur panoramique. L'air, plus que le vent, répand son odeur sous la forme de nappes légères et ductiles, qui habitent l'espace et son immensité au gré des courants, suivant, aussi, le degré d'abandon des fibres végétales.

Un paysage de flocon...

— Voulez-vous voir l'étendue de rouge vif, Monsieur ? se dit peut-être la jeune fille, là, à côté de moi.

Les seins de Brandie sont l'origine du monde.

Dans le temple ou sanctuaire, nous avançons maintenant, dans ce grand édifice intemporel laqué de toutes parts, nous nous conformons à la précision de sa géométrie dont les formes strictes n'enlèvent en rien la possibilité d'une approche oculaire souple, bien au contraire. Le rouge et le blanc sont dominants, à travers les piliers à intervalles réguliers, le sol en damier, à travers les murs matérialisant les pièces et couloirs, la succession des dômes et la couleur de leur circonférence.

C'est ici, probablement, que la sacralisation des vierges prend toute sa forme. Et toute sa force.

« Monsieur ? » dit la voix de la jeune fille, quelques pas derrière moi.

Lorsque ma haute stature se retourne, elle aperçoit la longue silhouette qui se dirige vers elle, sa démarche étant rectiligne, exempte de toute hésitation, une démarche à la fois souple et martiale, une démarche, en dernier lieu, peut-être vestalienne.

« Monsieur... » me dit-elle maintenant avec indolence, tout en écartant ses bras qui se referment sur mes larges épaules.

Avant que ses lèvres ne s'écrasent sur les miennes, tandis que mes larges mains enserrant sa taille.

Et que sa joue, maintenant, repose sur mon thorax, offrant à mes naseaux le parfum délicat et soyeux de ses cheveux.

«Adulescentulis...»

Mon corps de caïman, maintenant, repose paisiblement sur le dos, dans un état de demi-sommeil, dans un état ataraxique. Le visage de mademoiselle Brandie est niché dans mon aisselle, sa longue main reposant sur mes abdominaux.

Puis, mon sexe au repos est doucement saisi par sa main glissante ou rampante, une queue qui se mue rapidement en cylindre sous la douceur végétale de ses doigts...

«Brandissez, ma puce, brandissez...» dit ma voix intérieure.

«Ma queue érigée entre vos mains: c'est l'avenir du monde.»

La pollinisation continue, le manteau neigeux s'étend encore, et les pétales rouges se multiplient, leur cime étant régulièrement bousculée par le vent qui s'engouffre à l'intérieur des rangs.

« Faire advenir ce qui doit survenir. »

«Monsieur, cher Monsieur : je ne suis plus réglée...» dit la voix de Brandie à mon oreille, dans cet espace domestique, dans la domus.

Stéphane Pucheu

chez Le chasseur abstrait éditeur

— **Le dernier homme** *sui*vi de **Etrange Eros** (nouvelles) –
collection L'imaginable

— **Une fresque particulière** (nouvelles) – *collection*
L'imaginable

— **Homo sapiens sapiens** *ou* **Un monde en ruine** (nouvelles)
– *collection L'Imaginable*

— **Le narrateur** (nouvelles) – *collection L'imaginable*

— **Pour une véritable littérature** (essai) – *collection Corto*

dans la RAL,M

Revue d'Art et de Littérature, Musique

— Espace d'auteur : **Produire du sens**

<http://lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?rubrique741>

Corto chez *Le chasseur abstrait éditeur*:

- Corto n21: **Quartier bas** de *Gilbert Bourson*
- Corto n22: **Entretiens** à propos d'*Otrofictif*, poème narratif de *Pierre Vlélo*
- Corto n23: **Le Diseur**, ballade de *Robert Vitton*
- Corto n24: **désordre partout**, *fruition* de *Nicolas Zurstrassen*
- Corto n25: **Histoire de la femme en poésie** de *Luce*
- Corto n26: **Pierre Boulez** de *Pascal Leray*
- Corto n27: **Spalas**, poème de *Jules Sarabande*
- Corto n28: **Sarabandes fixes** de *Alan Sévellec*
- Corto n29: **Ode à Françoise Hán** de *Patrick Cintas*
- Corto n30: **Maladie** de *Gilbert Bourson*
- Corto n31: **Cinq cris d'un immortel en puissance** de *François Olègue*

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-416-3
EAN: 9782355544163

Dépôt Légal: octobre 2017

carto

Prix: 10 €

